

L'éth(n)ique, *La Québécoise* et l'écriture migrante québécoise

Christl Verduyn

In contemporary Quebec writing, suggests Christl Verduyn, the question of ethics is imbricated with that of ethnicity. Taking Régine Robin's novel La Québécoise as a point of departure, Verduyn explores various expressions of cultural plurality. Such plurality, she shows, effectively disrupts rigid, morality-based understandings of ethics by honouring diverse histories, values and ways of living.

La question de l'éthique, affirme Lucie Lequin, traverse tant la critique actuelle sur la littérature québécoise que l'écriture elle-même. Si on peut retrouver aujourd'hui de nombreuses occurrences du mot éthique dans les oeuvres de création et de critique au Québec, on n'en trouve pas de formulation précise. On continue à faire face à de nombreuses questions autour de l'éthique. Quelle est sa portée ? Quels sont ses rapports à l'esthétique, à la culture, à la société et à ses idéologies ?

Dans sa préface à la traduction anglaise de *La Québécoise* de Régine Robin (parue en 1997 sous le titre *The Wanderer*), Phyllis Aronoff observe que l'éthique joue un rôle déterminant dans le roman de l'auteure. Pour Robin, c'est un impératif éthique et non simplement un choix esthétique que de préserver les expressions multiples, que de refuser de les voir disparaître ou dominer par une seule histoire.¹ A travers cette idée on voit s'établir un lien certain et nécessaire entre éthique et expression (expression orale ou parole, expression écrite ou écriture); entre éthique et pluralité (pluralité d'expression, pluralité d'histoire); enfin, entre éthique et pluriculturalisme. *La Québécoise* fait s'exprimer le pluriculturalisme à travers son personnage principal, une Juive polonaise venue de Paris à Montréal. Au fur et à mesure que la protagoniste de Robin erre dans la ville, à travers trois quartiers en particulier – Snowdon, Outremont, et le marché Jean-Talon (ces quartiers correspondant aux trois parties du roman) – elle observe les éléments de changement et de continuité dans la plus grande ville francophone de l'Amérique du Nord au début des années 1980.

Comme de nombreuses études sociologiques, démographiques, et économiques l'ont bien démontré, Montréal a beaucoup changé au cours des dernières années. On peut souligner en particulier la baisse du taux de natalité, si rapide dans les années de la Révolution tranquille, la hausse de l'immigration, et la transformation – certains disent la créolisation ou le métissage – de la population montréalaise. En même temps que la ville voit son visage se transformer, sa langue commune – le français – s'enracine, à l'aide de lois telles que la loi 101. C'est dans ce contexte où langue et cultures différentes se rencontrent et parfois se confrontent, que « la Québécoise » réfléchit sur l'histoire, la mémoire, l'identité, et l'ethnicité, et ce faisant, interpelle le sujet de l'éthique.

Dans la mesure où l'éthique renvoie à une certaine vision du monde ou de la vie humaine, à un cadre moral engendrant des règles de conduite et des valeurs morales, le roman de Robin apporte une contribution importante à notre perception du concept. Robin insiste sur la nécessité de préserver la pluralité des expressions, résister à la tradition d'une histoire unique, écouter toutes les voix, même si elles expriment parfois des réalités pénibles. Ceci m'amène à la postface de *La Québécoise*, que Robin a ajouté au roman lors de sa réédition en 1993, et à la question de l'éthique.

À propos de son livre publié dix ans auparavant, Robin écrit:

Mon livre, il y a dix ans se voulait une expérimentation à la fois littéraire et sociale. Je n'avais d'autre ambition, en reprenant les techniques du collage, que de fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel, d'autant plus grand chez moi, qu'il avait lieu dans une langue commune. Comme quoi la langue commune peut être un leurre. Elle n'est en rien la culture, loin de là! (207)

Ce commentaire de l'auteure en 1993 renvoie à celui de son personnage en 1983, souvent cité depuis:

Quelle angoisse certains après-midi – Québécoité – québécoitude – je suis autre. Je n'appartiens pas à ce Nous si fréquemment utilisé ici – Nous autres – vous autres. Faut se parler. On est bien chez nous – une autre Histoire – L'incontournable étrangeté ... De simples mots ne cachant pas leur polysémie, à désespérer de tout. Je ne suis pas d'ici. On ne devient pas québécois. Prendre la parole, rendre la parole aux immigrants, à leur solitude. Give me a smoked meet – une rencontre fumée. (53-54)

Robin nous présente une femme qui souffre (« quelle angoisse certains après-midi ») car elle se sent « autre » et elle s'imagine mal « devenir québécoise » ; elle, c'est « la Québécoite », à l'identité boiteuse, douloureuse, souffrante. Elle ne trouve pas sa place et ne peut s'envisager qu'au conditionnel, temps verbal utilisé à effet dans le roman.

La souffrance soulève la question de l'éthique. En effet, la souffrance renvoie souvent à une questions d'inéquité. Parfois l'injustice remonte loin dans l'histoire et à travers le monde, ainsi que le suggère *La Québécoite*, d'un côté par ses incursions dans l'histoire juive, de l'autre, par des passages comme le suivant : « Comprimé de temps et d'espace, tous les pays, toutes les Histoires, tous les peuples. Oecuménisme du pauvre, du poursuivi, de celui qui n'a pas le droit à la parole. En vrac. Éclaté » (66). Ici comme ailleurs dans son roman et sa postface, Robin met l'accent sur l'importance de l'expression de l'individu. S'exprimer, surtout à travers l'écriture, devient chez Robin l'instrument par excellence pour aborder la tension entre « nous » et les « autres ». C'est à ce niveau fondamental que s'établit le lien entre l'éthique et la littérature. Écrire permet à l'individu de s'exprimer et de s'identifier non pas comme un « autre » mais comme un « être » – un être qui a en soi l'autre, ce que Robin appelle « dedans dehors » (Nepveu 315). Cette affirmation est décisive pour une société et une vie éthiques ainsi que, selon l'auteure, pour la littérature québécoise.

Lors de sa parution en 1983, *La Québécoite* fut diversement appréciée. Les articles qui lui ont été consacrés, rappelle Robin, figuraient souvent sous la rubrique de roman « ethnique ».

Ce que cette catégorie mal à propos signifie dans la circulation du discours social québécois actuel, c'est que, comme nombre d'autres, il s'agit d'un roman écrit par un écrivain qui n'est pas né au Québec, qui vient donc d'ailleurs, qui, tout en écrivant en français, a peut-être laissé derrière lui une autre langue maternelle, vernaculaire ou autre encore. Un écrivain qui a donc un autre pays d'origine et qui a eu à se battre avec lui-même pour s'adapter à ce nouveau pays. (208)

Pour Robin, l'ethnique et l'éthique ne vont pas de pair. L'auteure est critique envers la ghettoïisation et cite Salman Rushdie selon qui « la fosse la plus grande et la plus dangereuse serait l'adoption d'une mentalité de ghetto » (30). « Ne pas se constituer en ghetto », exhorte Robin, « ne pas écrire de la littérature ethnique » (dans l'essai « L'impossible Québec pluriel: la

fascination de “la souche” » 306). Mais comment précisément, s’interroge-t-elle, s’il existe deux courants de littérature québécoise ? Robin distingue ce qu’elle appelle un courant « légitime » (terme qu’elle choisit afin d’éviter l’expression problématique « de souche ») ; et le courant « écriture migrante » (« dont *La Québécoise* a été en son temps une figure emblématique », remarque l’auteure 211). « La grande chance de la littérature québécoise aujourd’hui », selon Robin « est de pouvoir faire dialoguer » ces deux courants, « de les faire se métisser, se détisser, se ressourcer par cette grande chance d’être en Amérique, près de l’anglais » (221). Ni la présence de la langue anglaise, ni le conflit ou la polémique n’ennuient Robin qui trouve au contraire que « *La Québécoise*, dix ans après, a fait du chemin, [est] un peu moins qu’oit » (222).

Lors de sa publication, le roman de Robin a confronté la ville de Montréal telle que celle-ci était en 1983. Ce n’était pas toujours, comme *La Québécoise* l’a fait comprendre, un espace réceptif :

L’errance a mille visages où tu ne te reconnais pas.

Ville schizophrène

Patchwork linguistique

Bouillie ethnique, pleine de grumeaux

Purée de cultures disloquées

Folklorisées

Figées

Pizza

Souvlaki

Paella (82)

Cette même ville dix ans plus tard semble plaire davantage à l’auteure. Selon Pierre Nepveu, dans *Intérieurs du Monde*, « Le Sanctuaire de Babel », l’espace montréalais a fini par susciter pour Robin « l’impression du transitoire et le rêve du passé non pas par ses constructions, mais d’abord par un pluralisme culturel qui a toujours résisté à l’unification » (Nepveu 322) : « Montréal était ainsi d’emblée ce “dedans-dehors” », remarque Nepveu, « une *autre* Amérique ou le Vieux Monde pouvait se vivre comme un rêve éveillé, dans le bercement de la vieille langue yiddish, tout en laissant le passage à tous les textes, à toutes les inventions » (Nepveu 315). Dans sa postface de 1993, Robin décrit d’un ton plus célébrant que sévère un « Québec contemporain avec ses contradictions, son expérimentation

permanente, son ouverture, son rêve d'ailleurs, son effronterie, ses maladresses, ses susceptibilités ... Tout cela appelle le dévoiement des cultures et non leur respect *politically correct* qui équivaldrait à la mort de la littérature » (*La Québécoite* postface, 222). En fait, l'écriture du roman a donné à Robin une voix, une expression personnelle essentielle à sa conception de l'éthique.

À la fin des années 1990, l'espace montréalais et la littérature québécoise ont encore changé. Mais témoignent-ils mieux de l'éthique réclamée par Robin au début des années 1980 dans *La Québécoite* ? Résistent-ils au récit unitaire ? Font-ils entendre une pluralité d'expressions ? L'écriture de Robin, et d'autres du courant « ethnique », ont tracé le chemin. Est-ce que le courant « légitime » a fait suite ? Plusieurs exemples nous permettent aujourd'hui de répondre à cette question par l'affirmative. La deuxième partie de l'essai prend l'exemple des *Aurores montréalaises* de Monique Proulx.

Publié en 1996 par l'auteure du *Sexe des étoiles* (1987) et de *L'Homme invisible à la fenêtre* (1993), ce recueil de 27 nouvelles, traduit en anglais sous le titre *Aurora Montrealis* en 1997, a connu énormément de succès. Pour ce propos, sept sur les 27 nouvelles sont particulièrement importantes: *Gris et Blanc*, *Jaune et Blanc*, *Rose et Blanc*, *Noir et Blanc*, *Rouge et Blanc*, *Blanc* et enfin la nouvelle qui porte le titre du recueil: *Les Aurores montréalaises*. Cette dernière mise à part, ces nouvelles sont mises en relief, d'abord par le fait qu'elles sont écrites en italiques, deuxièmement en ce que leurs titres se ressemblent, et troisièmement parce que les titres font tous référence à des couleurs et, de par ce fait et leur contenu, mettent en place la thématique de l'ethnicité.

La toute première nouvelle du recueil, « Gris et blanc », donne la parole à un jeune de Puerto Quepos récemment arrivé avec sa mère à Montréal. Écrite à la première personne du singulier, la nouvelle fait entendre la voix du jeune qui écrit une lettre à Manu, resté à Puerto Quepos. L'épistolier décrit sa nouvelle vie dans « cet endroit nordique et extrêmement civilisé ... il fait froid comme tu ne peux pas imaginer même si c'est seulement novembre » (7). La fin de la nouvelle rappelle les scènes bien connues des nouveaux arrivants s'émerveillant devant la neige, mais Proulx apporte une conclusion différente. L'auteure fait comprendre que Manu est le chien bien aimé du narrateur et que, contrairement à ce que celui-ci semble penser, lui et son compagnon ne se retrouveront jamais ensemble pour jouer dans la neige. Ils sont séparés à jamais.

« Jaune et blanc » est dédié à Ying Chen et présente des similitudes avec « Gris et Blanc ». La narratrice s'adresse à un(e) bien-aimé(e) qui est au loin. Cette fois, c'est une grand-mère. La nouvelle retrace l'adaptation de la jeune femme au pays d'accueil. La langue et l'expression individuelles jouent un rôle prépondérant, comme dans le passage symbolique où la narratrice s'égaré dans le magasin Canadian Tire :

Dans ce magasin où un francophone s'est adressé à moi en anglais, il y avait aussi le reflet de ce terrain mouvant où se cotoient les langues d'ici, le reflet de ce combat très courtois que les francophones de Montréal rêvent de remporter sans combattre. Je parle mieux français chaque jour, mais chaque jour, je sens leur méfiance. Je reste une ombre légère en retrait. Ils sont seuls à pouvoir se libérer de leur méfiance, les seules à pouvoir conquérir le sol qui leur appartient déjà. (56)

La nouvelle se termine avec cette même sensation de séparation permanente d'un être cher (« la vie s'est retirée lentement de soi, grand-mère ») mais aussi avec une nouvelle sensation d'enracinement : « J'ai trouvé mon lieu, grand-mère, celui au centre de moi qui donne la solidité pour avancer, j'ai trouvé mon milieu » (57).

« Rose et Blanc », tout comme « Jaune et Blanc », est dédié à un auteur « migrant » – cette fois-ci Marco Micone. Il s'agit encore une fois d'une nouvelle écrite à la première personne du singulier. Cette nouvelle fait entendre la voix forte d'une jeune femme de famille italienne immigrante décidée à se trouver une place et un amour. C'est encore une nouvelle écrite sous forme de lettre. La narratrice s'adresse à son professeur de langue, Ugo Lagorio. Comme lui, explique-t-elle, elle en a assez d'être immigrante, elle refuse de s'extraire de la majorité dominante, de stagner dans les rangs des exclus, et de parler anglais. Comme lui, ajoute-t-elle, elle est écrivaine, ou le sera, « meilleure que les meilleurs écrivains d'ici, je serai plus francophone que les francophones de souche et bien plus acharnée qu'eux à dompter les mots jusqu'à ce qu'ils se roulent à mes pieds » (96). Tous les deux, affirme la narratrice, sont des « mutants ». Parole forte, parole troublante, quoi qu'il en soit, par cette narratrice Proulx fait entendre une nouvelle expression. On voit ici la fonction éthique de la littérature qui permet l'expression individuelle et résiste à l'histoire unitaire, que ce soit celle du courant « légitime » ou celle de l'écriture « ethnique ».

La quatrième nouvelle « Noir et Blanc » est dédiée à Dany Laferrière. Ce nouveau récit aborde directement la question du racisme. Ce qui est intéressant, c'est qu'il l'aborde du point de vue d'un narrateur qui est chauffeur de taxi, né tout comme Laferrière à Port aux Caraïbes. Le chauffeur s'adresse à Malcolm X après avoir vu le film basé sur la vie de ce dernier. A la différence de sa femme et de ses enfants, le narrateur n'a pas aimé le film. Là où sa famille voit le racisme partout à Montréal, lui proteste qu'« à Montréal. Soyons sérieux, vieux. Est-ce que je ne serais pas le premier informé s'il y avait du racisme à Montréal ... les faits parlent d'eux-mêmes, et l'homme est un loup pour l'homme, qu'il soit noir, jaune, ou vert martien » (140-41). Dans cette même lignée quelque peu surprenante, le narrateur transforme la neige montréalaise en sable antillais:

Dans la neige, frère, c'est vrai que la couleur devient importante. Quand la neige est brune, la vie est dégueulasse. Mais quand la neige est blanche, Montréal a l'air d'une jeune mariée. Quand la neige est vraiment blanche, c'est là que c'est facile, c'est là qu'on peut marcher en imaginant que c'est du sable, que la main de Flore Saint-Dieux [la femme du narrateur] dans la mienne est redevenue douce, que c'est du sable qui mène à la mer tiède et parfumée. (143-44)

Métamorphosée en sable par l'imaginaire du narrateur, la neige de Montréal prend un autre visage et la littérature québécoise, ainsi que le note Pierre Nepveu, se voit habitée par un imaginaire littéraire qui provient non pas du Nord ni de l'Ouest, mais bien du Sud (Nepveu 329).

« Rouge et Blanc » fait entendre une voix autochtone. En cela, elle s'avère peu commune car des expressions de réalités autochtones ne sont guère nombreuses dans la tradition littéraire ni au Québec, ni dans le reste de l'Amérique. Qui plus est, la nouvelle exprime des réalités très difficiles – celle, par exemple, des enfants de Davis Inlet qui inhalent de la colle pour s'échapper de la souffrance quotidienne, et celle du narrateur qui, en apprenant cette réalité, a essayé de se suicider: « Nous sommes devenus des clochards ... sans abri dans nos réserves humiliantes ... nous sommes pauvres parmi les pauvres » (194), remarque le narrateur, qui sait qu'il y a peu de temps, il « ne parlait pas ». Dans cette nouvelle de Proulx, il retrouve les mots et exprime des réalités terribles devant lesquelles il nous faut à notre tour nous exprimer.

L'avant dernier récit s'intitule simplement « Blanc ». Blanc fait référence à un vieil anglophone, Mr. John Murphy, qui meurt, seul, sans famille, à l'hôpital. La nouvelle s'exprime à travers la voix d'une jeune Québécoise vibrante qui traverse cependant une période difficile dans sa vie. Elle subit une crise existentielle que ses talents d'écrivaine ne lui épargnent pas. Elle décide de faire du bénévolat en rendant visite aux patients sans famille qui sont sur le point de mourir. À première vue, la narratrice et Mr. Murphy forment un couple étrange mais leur rapport clôt le recueil de manière significative :

Tout à l'heure, quand vous vous échapperez complètement de votre gangue devenue si encombrante, et vous ne serez plus ni anglophone, ni montréalais, ni homme, mais essence volatile afranchie de l'obscurité, je me sentirai un instant moi aussi comme un espace vierge, John, je serai comme vous une page blanche sur laquelle rien n'est écrit.

Sur la page blanche, tout est peut-être encore possible. C'est un tel espoir que l'on ressent à la fin de la nouvelle portant le même titre que le recueil: « Les Aurores montréalaises » avec laquelle je terminerai. La voix que l'on entend dans ce récit inquiète. Laurel a seize ans, il vit à Montréal, et il veut être écrivain. Mais Laurel regarde le monde – plus particulièrement la ville de Montréal – avec colère si ce n'est pas avec haine. Car Montréal, selon Laurel, a été envahi, par des « Souvlakis », des « Syriens », des « Chiliens », des « Japonais » – par « les autres ». Laurel, qui connaît par cœur Michel Tremblay, vénère Sylvain Trudel, Gaétan Soucy, Esther Rochon et Louis Hamelin, s'est donné pour mission de « défendre le Montréal français contre les Envahisseurs » (160). « L'avenue du Parc, par exemple, est un champ de bataille linguistique, une micro-Babel où tonitruent la laideur » (159). La vision inquiétante de l'adolescent-narrateur se voit transformée par Proulx à la fin de son récit. Laurel se trouve face à face avec « le Soufflaki » qu'il méprisait de loin. Il s'apprête à se défendre « les poings serrés, prêt à bondir » (168). Mais « l'autre » ne fait que lui sourire et lui adresser la parole : « Bienvenue [*sic*] à Montréal » (168). Laurel est pris au dépourvu. Il « ne comprend pas ce qu'il ressent, quel est ce trou à l'intérieur de lui, ce gouffre de perplexité et d'ignorance. Il a jeté son cahier rouge dans la poubelle. Il ne sait rien, il faut repartir à zéro » (168).

La remise en question de préjugés ou d'idées reçues ouvre le chemin vers « de nouveaux jardins aux sentiers qui bifurquent » pour citer le titre

de la postface que Régine Robin a ajoutée à *La Québécoise* rééditée en 1993. La pluralité des voix dans l'écriture de Monique Proulx, sa résistance au récit unitaire illustrent les idées de Robin sur l'éthique telles qu'exprimées par le roman de Robin. *La Québécoise*, on l'a vu, établit le lien nécessaire entre éthique et expression pluriculturelle, ainsi que le rôle prédominant de l'écriture dans cette relation. Ensemble, *La Québécoise* de Régine Robin et *Les Aurores montréalaises* de Monique Proulx instaurent la question de l'éthique dans la littérature québécoise d'aujourd'hui.

Notes

¹ « For Robin, it is an ethical imperative – and not merely an aesthetic choice – to preserve the many voices, to refuse to let them be drowned out by one voice or subsumed within a single story ».

Ouvrages cités

- Buell, Lawrence. « Ethics and Literary Study ». *PMLA* 114 (1999).
- Nepveu, Pierre. *Intérieurs du nouveau monde : essais sur les littératures du Québec et des Amériques*. Montréal : Éditions du Boréal, 1998.
- Proulx, Monique. *Les Aurores montréalaises*. Montréal: Editions du Boréal, 1996.
- Robin, Régine. *La Québécoise*. Montréal: Québec/Amérique, 1993.
- . *The Wanderer*. Trans. Phyllis Aranoff. Montréal: Alter Ego, 1997.
- Rushdie, Salman. *Patries imaginaires*. 1993.